

The Beguiled

La ronde de nuit

Maxime Labrecque

Le problème d'infiltration
Numéro 310, octobre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86621ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2017). Compte rendu de [The Beguiled : la ronde de nuit].
Séquences : la revue de cinéma, (310), 12–13.



The Beguiled

La ronde de nuit

L'arrivée d'un homme blessé – qui plus est, d'un ennemi – dans un monde clos féminin provoque des réactions mixtes, houleuses. Sofia Coppola réalise une œuvre tendue, enveloppée dans une atmosphère touffue et inquiétante dans le sud des États-Unis, alors qu'en arrière-plan, le pays est déchiré par la guerre civile.

MAXIME LABRECQUE

Le titre, déjà, s'avère fort bien choisi. Le verbe anglais « beguile » possède en effet plusieurs significations qui s'appliquent toutes au sujet du film de Coppola. Séduire, charmer, duper ou subjugué : ces quatre verbes, à eux seuls, démontrent le côté à la fois doux et sensuel de ce huis clos particulier, où la méfiance n'est jamais bien loin. Séduire, mais dans le but de tromper ? Au sein de cette école de filles où seulement sept femmes résident, l'arrivée de ce bel inconnu, vulnérable mais charmant, provoque une puissante onde de choc. Faut-il le livrer aux autorités ? Le devoir de bonne chrétienne pousse Miss Martha (Nicole Kidman) à soigner la jambe du malheureux caporal. Mais plus il guérit, plus son pouvoir de fascination sur les occupantes du lieu croît. Ses intentions, elles, demeurent cependant nébuleuses. Tel le vilain dans les contes et légendes québécois, il prend les airs d'un tentateur avant de tout faire sombrer dans le chaos. Mais est-ce vraiment son dessein ? Qui possède réellement le contrôle,

Elle Fanning incarne un personnage typique chez Coppola ; la plus âgée des élèves, une adolescente qui s'ennuie dans le monde au sein duquel elle évolue....

l'influence sur l'autre ? Le film possède une progression dramatique bien dosée et prend le temps de faire monter la tension. De plus, alors que le caporal est guéri, une nouvelle dynamique s'installe, et sa présence semble aller de soi. Cela dit, jamais les gardes ne sont complètement baissées, et lorsque le point de rupture est atteint, tout bascule. Les filles s'occupent du caporal comme d'un animal blessé, d'abord avec un peu de crainte, puis elles rivalisent pour savoir qui pourra le

PHOTO : Les airs d'un tentateur pour tout faire sombrer dans le chaos



Dans cet univers féminin, le traitement du sujet fait bande à part lorsque comparé aux autres œuvres de Coppola.

garder et avoir son attention, en quelque sorte. Il est charmant, attendrissant, poli et offre même son aide dans le jardin une fois remis sur pied (littéralement). De manière pernicieuse, les femmes deviennent progressivement en compétition les unes avec les autres : elles se font belles pour lui, chacune projetant sur lui un certain désir, ou un certain idéal. Un ami, un amant, un possible mari, un regard extérieur et masculin... Cela dit, des doutes persistent tout de même. Lorsqu'Edwina, prise de rage et de jalousie, pousse le caporal dans les escaliers et que Miss Martha lui coupe la jambe – nécessité ou boucherie, nul ne peut vraiment le dire – les masques tombent et le caporal terrorise la maisonnée.

Elle Fanning incarne un personnage typique chez Coppola ; la plus âgée des élèves, une adolescente qui s'ennuie dans le monde au sein duquel elle évolue. De plus, elle prend conscience de ses charmes. Autrefois sous les traits de Kirsten Dunst ou Scarlett Johansson, cette figure en transition, en quête d'elle-même et de liberté fascine la réalisatrice. Dans **Marie-Antoinette**, **Lost in Translation**, **The Bling Ring** et, surtout, **The Virgin Suicides**, elle témoigne de son désir de saisir sur le vif les émotions des jeunes femmes. Elle décortique des sentiments fugaces, mais surtout, ce désir d'évasion, ce sentiment de ne pas appartenir, d'être seule parmi les autres, que ces adolescentes peuvent ressentir. Dans cet univers féminin, le traitement du sujet fait bande à part lorsque comparé aux autres œuvres de Coppola. En effet, rarement a-t-on assisté à autant de tensions, de latence inquiétante sous des airs innocents. Même si le

traitement hitchcockien du suspense est nouveau chez la réalisatrice, le sujet, lui, demeure conséquent. Il s'agit d'un huis clos très réussi qui peut rappeler le climat strict dans lequel évoluaient les sœurs Lisbon, pratiquement cloîtrées dans la maison familiale de **Virgin Suicides**. L'atmosphère y est lourde, savamment songée grâce à une direction photo et artistique impeccables. Les scènes à la chandelle sont magnifiques et évoquent en partie le **Barry Lindon** de Kubrick. De nombreux plans de la maison et de son jardin délabré, dans la brume, contribuent à instaurer une ambiance touffue et propice à l'appréhension.

Une fois de plus, le groupe français Phoenix – le chanteur Thomas Mars étant d'ailleurs marié à Sofia Coppola – signe la bande-son du film. Or, contrairement aux sonorités *indie rock* habituelles, c'est une trame sonore envoûtante, méditative, inspirée du *Magnificat* de Monteverdi que reprend Phoenix et qui accompagne avec subtilité les images du film, contrairement à la bande-son de **Marie-Antoinette**, par exemple, qui était au premier plan. La musique n'est pas la seule forme d'adaptation que l'on retrouve ici, car le film lui-même s'inspire du roman *The Beguiled*, écrit par Thomas Cullinan en 1966. Celui-ci avait par ailleurs déjà donné lieu à une adaptation, en 1971, réalisée par Don Siegel et mettant en vedette Clint Eastwood et Geraldine Page. Cette fois-ci, Sofia Coppola revisite ce récit et y appose sa signature personnelle, avec délicatesse, nuance et finesse. Cette œuvre, elle la fait sienne. On peut bien se lancer dans un vain exercice de comparaison, mais il faut surtout comprendre qu'il s'agit d'une nouvelle œuvre, d'une vision originale sur ce qui existait avant. De la même manière, Sofia Coppola s'était délicatement approprié le roman **The Virgin Suicides** de Jeffrey Eugenides auparavant, en mettant davantage l'accent sur les adolescentes. En outre, la réalisatrice nous a habitués à des fins un peu abruptes, ou très ouvertes, dans ses films, et **The Beguiled** ne fait pas exception. Ce n'est évidemment pas une mauvaise chose, mais pour ce dernier film, on reste sur l'étrange impression qu'il manque un chapitre, qu'une quinzaine de minutes de plus aurait pu permettre au dernier tiers de respirer davantage. Car, en effet, les événements se bousculent et se règlent de manière un peu trop simple, un peu trop rapidement. L'idée n'est pas nécessairement de produire une fin fermée, qui boucle un récit téléologique, mais un étrange sentiment d'incomplétude plane sur le générique de fin. Cela dit, en 90 minutes, la réalisatrice parvient à créer un équilibre précaire entre les personnages, un contrat tacite qui est rompu subitement. Son incursion dans le suspense mettant en scène un huis clos féminin dans le sud des États-Unis s'avère, au final, fort bien menée et ouvre une voie encore plus prometteuse pour Coppola.

■ Origine : États-Unis – Année : 2017 – Durée : 1 h 33 – Réal. : Sofia Coppola – Scén. : Sofia Coppola, Albert Maltz, Irene Kamp d'après le roman de Thomas Cullinan – Images : Philippe Le Sourd – Mont. : Sarah Flack – Mus. : Laura Karpman, Phoenix – Son : Roy Waldspurgen – Dir. art. : Jennifer Dehghan – Cost. : Stacey Battat – Int. : Colin Farrell (le caporal McBurney), Nicole Kidman (Miss Martha), Kirsten Dunst (Edwina), Elle Fanning (Alicia) – Prod. : Sofia Coppola, Youree Henley (American Zoetrope) – Dist. : Universal Pictures.